



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de PILON (Edmond), DAUPHIN (Fernand),  
« Avant-propos », *Poèmes et poésies diverses. Œuvres  
complètes*, 4, LA FONTAINE (Jean de), p. V-XVIII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2438-0.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2438-0.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via  
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées  
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVANT-PROPOS

Au cours des leçons sur la Fontaine qu'il a professées à l'Université de Strasbourg, et dont il a réuni depuis les éléments en volume, M. André Hallays a trouvé un mot très juste pour caractériser ces *Poèmes et poésies diverses* que le *fablier* a dispersés autour de lui, suivant les occasions politiques, mondaines ou amoureuses, durant une vie longue et prodigue. Il les nomme des « vers de redevance » ; c'est-à-dire des vers que le Bonhomme, comme c'est le cas avec Foucquet, avec M<sup>me</sup> de la Sablière, *redevait* en remerciement, tantôt à ses bienfaiteurs, tantôt à des grands comme le prince de Conti, le cardinal de Bouillon, le duc de Guise, la duchesse douairière d'Orléans, le maréchal de Turenne, personnages qui l'avaient honoré plus ou moins de leur commerce ou de leur protection.

Ces « vers de redevance » étaient alors on ne peut plus à la mode chez les poètes. Sous l'influence des salons, des ruelles, des belles causeries dont l'hôtel de Rambouillet était resté longtemps le théâtre, tous les petits genres, ceux que Boileau appelle *mercenaires* :

*Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,*

n'avaient cessé de faire partie de ces bagatelles de l'esprit dont les rimeurs, petits et grands, aimaient à offrir l'encens aux belles et aux puissants du siècle. Alors tout le monde madrigalisait. La Fontaine madrigalisa comme les autres, et Sainte-Beuve, qui ne sut jamais rien dédaigner de notre poète, écrit en parlant de ces sonnets, de ces odes, de ces épîtres, de ces épigrammes, de ces inscriptions, de ces chansons, enfin de ces dizains et de ces sizains, dont le Champenois paya longtemps le tribut à tant de personnes, que ce sont là des petites pièces « tout à fait au goût d'alors » ; seulement, dans cette « menue monnaie » d'un génie fait pour de grands ouvrages et qui pouvait prétendre à mieux qu'à ces colifichets de la mondanité, Sainte-Beuve entrevoit déjà ce « je ne sais quoi de mollesse et de rêverie voluptueuse qui n'appartiennent qu'à notre délicieux auteur ».

Quelques vers écrits pour la fille du roi et de M<sup>lle</sup> de la Vallière, M<sup>lle</sup> de Blois, princesse de Conti :

*L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas  
Reçu l'empreinte de ses pas,*

ou bien ceux-ci, qu'on ne se lasserait pas de redire et qui sont dignes des plus rares merveilles de *Psyché* et d'*Adonis* :

*L'innocente beauté des jardins et du jour  
Alloit faire à jamais le charme de ma vie...*

que le Bonhomme composa au Luxembourg, sous les beaux yeux de M<sup>lle</sup> Poussay, voilà qui tranche en effet déjà avec toutes les fadeurs que tant de « nourrissons du Parnasse », un Voiture, un Sarazin, un Benserade, prodiguaient à qui mieux mieux

alors dans une société où la courtoisie, l'amitié, l'amour, enfin tous les doux et fiers sentiments aimaient à raffiner jusqu'à la quintessence.

L'un des premiers, Walckenaer, qui se plut à rechercher avec un soin pieux l'origine de beaucoup de ces menues pièces écrites en marge des *Fables*, a remarqué fort bien l'aisance et le naturel qui respirent dans ces vers sans apprêt. Il est vrai que quand la Fontaine entreprenait un ouvrage, fût-il, comme *la Captivité de Saint Malc* ou *le Quinquina*, de commande ou d'actualité, il s'y donnait de tout son cœur. « Personne, dit Émile Faguet, n'a su tourner le compliment comme lui. » Le mot pourrait servir d'épigraphe à ce volume d'un caractère presque entièrement laudatif.

La Fontaine mit-il beaucoup de soin et d'application à ces badinages, auxquels le monde contraignait sa Muse? Bien qu'il composât facilement, nous savons que la perfection où le poète tendait toujours lui valait quelque peine. « Lorsque Apollon s'écrie : « Eh ! que coûte un dizain ? » Erato répond justement : « Tout coûte ! »<sup>1</sup>. Il suffit de feuilleter cet ouvrage, de se promener à travers tous les jolis caprices de ce jardin d'un poète, pour s'apercevoir de la vérité de ces paroles ; mais au milieu de remarques, exprimées sur un art poétique également rompu à toutes les formes, il en est une autre encore qui retient l'attention.

Taine n'a pas manqué de s'y attarder un moment. C'est quand, au milieu de ces « exercices », où d'aucuns ont trop volontiers aperçu le courtisan sous le poète,

---

1. Louis ROCHE, *La vie de Jean de La Fontaine*.

l'auteur de *La Fontaine et ses fables* a fait voir la sorte de réserve, de fierté voilée au moyen de quoi le Champenois, le fabuliste du *Paysan du Danube* savait, non sans adresse, se défendre de toute bassesse envers les grands.

« Regardez au fond de son cœur, remarque Taine, et dites si la vénération l'opprime... Le poète au dedans restait libre, et je crois bien que, derrière ce retranchement impénétrable, nulle servitude n'eût pu l'envahir. » Aussi bien n'est-ce pas tant comme serviteur que comme ami que son souvenir demeure lié très étroitement à celui de Fouquet. Ce n'est pas le lieu de retracer ici les malheurs de ce dernier. Contentons-nous, avec M. Anatole France, de remarquer que « Fouquet avait une âme démesurée ». Né « pour tenter la fortune et violenter le sort », il ressemblait un peu à ces *condottieri* dont l'Italie, au temps de la Renaissance, offrit tant de modèles. Les pires ambitions s'alliaient, en lui, à l'orgueil le plus noble, et sa soif immodérée des richesses à l'amour des arts. De la sorte l'œuvre si magnifique que Fouquet réalisa, à Vaux-le-Vicomte, dans l'ordre des jardins et des bâtiments, témoigne assez de la part importante que le Surintendant accordait, jusque dans ses excès, aux quatre grandes déesses de l'Architecture, de la Peinture, du Jardinage, enfin de la Poésie.

Tributaire de celle-ci comme Louis le Vau, Charles le Brun, André le Nostre l'étaient des trois premières, la Fontaine tenta de mener à bien un grand ouvrage qu'il devait appeler le *Songe de Vaux*, et dans lequel il avait entrepris de glorifier, en prose et en vers, les beautés de la résidence fastueuse conçue par Fouquet. De ce songe magnifique, qu'on a comparé non

sans raison, pour sa science de l'allégorie, à celui de *Polyphile*, ne nous sont parvenus que des fragments. Non pas que le reste se soit perdu; mais, a dit la Fontaine, en avertissement à cet ouvrage, « il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer ». Ces choses, nous apprendrons, quand nous en serons parvenus, dans un autre tome, à la *Correspondance*, et par certain soupir du Bonhomme poussé devant le cachot d'Amboise, dans le présent livre par l'*Ode au roi pour M. Foucquet*, enfin par l'admirable élégie *Aux Nymphes*, que c'étaient la disgrâce, l'arrestation et l'emprisonnement de l'imprudent Surintendant.

M. Anatole France, dans le rare et très beau volume qu'il a consacré (en collaboration avec Pfnor) à la louange de Vaux-le-Vicomte, a fort bien fait remarquer que l'*Ode au roi* est, dans ces productions, « loin de valoir l'élégie ». Il est vrai que l'élégie est une merveille, une page accomplie; l'émotion en colore les beaux vers; mais il ne faut pas négliger les *Fragments du Songe*. Le poète ne consacra pas en vain trois ans à les méditer et à les écrire. Jamais la mythologie, l'apologue païen, l'allusion n'ont été, sauf dans les *Amours de Psyché*, employés par la Fontaine avec plus de bonheur. Les strophes pour Aminte :

*Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles  
Auroient pu m'excuser ;  
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,  
Eût voulu les baiser...*

composées, dit-on, pour M<sup>me</sup> Foucquet, sont, dans le fragment VII<sup>e</sup> du *Songe*, des plus belles et des plus galantes. Enfin, dans le fragment IV, celui dans

lequel nous voyons Sylvie honorer « de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit », comment ne pas admirer, avec M. Charles Maurras, ce trait où la Fontaine, transposant dans la poésie l'art plastique des Goujon et des Pilon, nous présente

*Cinq ou six beautés insignes  
Ayant de beaux cheveux blonds  
Et des cous non pas si longs  
Que des Cygnes,  
Mais aussi blancs, sans mentir...*

« Poète de Foucquet »<sup>1</sup>, ainsi que Sainte-Beuve le nomme, la Fontaine devait le devenir, par la suite, de M<sup>me</sup> de la Sablière. *Iris* après *Oronte*, ces sortes de liaisons lui allaient tout naturellement. Dans un récent livre, tout embelli des images de M<sup>me</sup> de la Sablière tracées par Mignard, M. Menjot d'Elbenne<sup>2</sup> a montré avec quelle sollicitude, quels soins, l'attentive *Iris* veilla pendant vingt années sur ce grand garçon distrait et sur ses faiblesses.

Reconnaissant, la Fontaine n'oublia jamais M<sup>me</sup> de la Sablière; il lui rendit toujours, en prose et en vers, les hommages d'un amour filial attendri. « Elle était, a dit Taine, la première dans son cœur. » Il

---

1. « C'était, dit l'auteur des *Lundis* (*Lundis*, t. V), celui qui avait en quelque sorte découvert le poète. » La Fontaine, comme Pellisson, était entré au service du Surintendant. L'on sait dans quels termes avait été passé ce contrat. Foucquet acceptait de donner une pension au poète « à cette condition qu'il en payerait chaque terme par une pièce de vers ». M. Anatole France trouve que ces quittances rimées, signées par la Fontaine, « sont d'un style gracieux et naturel dont il n'y avait plus d'exemple depuis Marot ».

2. V<sup>te</sup> MENJOT D'ELBENNE : *Madame de la Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé* (Paris, 1923).

faudrait ajouter qu'il voulait aussi qu'elle fût la première dans son œuvre.

*Je vous gardois un temple dans mes vers...*

a-t-il dit en tête de la dédicace de la fable charmante : *Le Corbeau, la gazelle, la tortue et le rat*. Ce « temple », ce n'est pas seulement le *Discours à Madame de la Sablière* par lequel s'ouvre une autre fable : *Les deux rats, le renard et l'œuf*,

*Iris, je vous louerois...*

c'est surtout cet autre *Discours* prononcé par lui, le 2 mai 1684, devant l'Académie française, et qui est vraiment « le plus émouvant des témoignages », dit M. André Hallays, de la parfaite fidélité que la Fontaine voua, toute sa vie, à cette bonne et charmante femme.

En louant l'auteur des *Deux Pigeons*, en montrant qu'il n'est pas seulement le poète de l'amour mais celui de l'affection, l'intuitif critique des *Lundis* a pu écrire : « La Fontaine semble avoir conçu l'amitié aussi vive que l'amour, et il les a quelquefois mêlés par une sorte de confusion charmante. » Nulle remarque plus exacte. Pour peu qu'on mît dans sa requête une certaine chaleur ou qu'on fit appel à son sentiment de l'amitié, le poète ne savait rien refuser. Son « caractère facile, dit à ce propos Paul Mesnard, se prêtait à tout ce qu'on lui demandait ». Si bien, ajoute Lafenestre, dans sa jolie étude biographique, qu'on l'a vu « gaspiller son temps et émietter son génie avec une mansuétude et une générosité incomparables ».

Le poème sur *La captivité de Saint Malc*, dont le



motif est tiré d'une lettre de saint Jérôme traduite par Arnaud d'Andilly, est bien le *pensum*<sup>1</sup> le plus ennuyeux auquel la Fontaine assujettit, pour plaire, son génie si frais et si charmant. Il est vrai qu'il y a aussi le *Quinquina* ; mais celui-ci lui fut demandé par la duchesse de Bouillon. Et comment eût-il refusé quoi que ce fût à cette protectrice qui était en même temps une jolie femme ? De plus, comment bouder un remède qui, non seulement sauva la vie à l'une des nièces de Mazarin, mais encore se montra si efficace que nous verrons un jour, à propos de leur ami M. Hessein, Racine et Boileau s'en entretenir dans de nombreuses lettres ? « *Je vous dirai avant toutes choses, fera connaître à ce propos l'auteur de Phèdre à celui du Lutrin, que M. Hessein, excepté quelque petit reste de faiblesse, est entièrement hors d'affaire et ne prendra plus de huit jours du quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour son plaisir ; car la chose devient à la mode...* »

Cette mode, autant que la prière de Mme de Bouillon, nous valurent ce poème du *Quinquina*, dans lequel « on voit avec mélancolie, écrit justement M. André Thérive, le génie ailé tout alourdi de ses chaînes<sup>2</sup>. » Il est bien certain que celles-ci, res-

---

1. Le mot est de Sainte-Beuve (*Port-Royal*, tome V). « A peine quelques vers de cet ouvrage, écrit Paul Mesnard, sont-ils dignes de lui. » Mathieu Marais nous apprend que le duc de Bourgogne, sans doute sur le conseil de Fénelon, lisait souvent ce poème édifiant et frigidé. Le XVIII<sup>e</sup> siècle se montra moins sévère que nous envers *Saint-Malc*. « Ce petit poème, dit Lebrun, quoique le sujet en soit pieux, est rempli d'intérêt, de vers heureux et de beautés neuves. »

2. André THÉRIVE : *Le poète enchaîné* (*Revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1921).

serrées sans cesse autour de la Fontaine par toutes les plus pressantes exigences du monde et de l'amitié, durent peser plus d'une fois à notre Bonhomme; mais comme d'autres, par commisération, dispersent leur argent dans de bonnes œuvres, lui prodiguait son talent, non seulement les miettes comme on l'a dit, mais mieux même (le *Saint Malc*, le *Quinquina* en sont le témoignage), sous forme de poèmes entiers composés pour plaire.

A Pintrel, à Maucroix, à Giry, à Loménie de Brienne, il abandonna de la sorte plus d'une fois, non seulement des morceaux dont il était l'auteur, mais encore un nom, recherché du public, et qu'il consentait par bonté à placer au bas de certains ouvrages qui n'étaient pas de lui. C'est ainsi qu'on ne rencontre que très peu de pièces de sa main dans le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* (1671). En avertissement à *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, le traducteur, Louis Giry, se félicite de prévenir le public de la participation de l'auteur de *Saint Malc* à certains passages. « Comme il y a, dit-il (dans *la Cité de Dieu*) beaucoup de vers de poètes latins que j'ay esté bien aise de faire voir en nostre langue, M. de la Fontaine, qui a joint à beaucoup de vertu et à un grand mérite, un fort beau génie pour la poésie françoise, a bien voulu les traduire pour honorer mon travail. » A la traduction des *Epistres de Sénèque*, qu'Antoine Pintrel avait entreprise, la Fontaine ne refusa pas non plus de prêter la main. Il est vrai que, dans ce cas particulier, le *fablier* témoignait à quel point il avait obligation à son confrère pour tous les bons et sages conseils que celui-ci lui avait prodigués jadis touchant l'étude des Anciens. Et si nous en croyons M. Maurice Maeter-

linck, qui composa pour une réédition récente des *Epistres* une introduction de tous points remarquable, la Fontaine en cette circonstance paya sa dette à la mémoire de Pintrel de la façon la plus délicate. En effet, parue chez Claude Barbin en 1681, sans nom d'auteur, la traduction de Sénèque n'avait retenu que très peu l'attention. Cependant l'éditeur « ayant réussi à vaincre la modestie du Bonhomme, enleva les anciens titres, en réimprima d'autres et annonça cette fois au public que la traduction avait été faite par feu M. Pintrel, revue et imprimée par les soins de M. de la Fontaine. Cette déclaration éveilla la curiosité et l'ouvrage eut un prompt débit ». (MAURICE MAETERLINCK.)

Dans l'*Éloge* que Fénelon, lors de la mort de la Fontaine, composa, sous forme de version latine, à l'usage de son élève le duc de Bourgogne, on lit que c'est « au rang des Anciens » que mérite de prendre place l'auteur des *Fables*. « *Ne nous en crois-tu pas, lecteur? Ouvre le livre. Qu'en penses-tu? C'est Anacréon qui se joue. C'est Horace, soit libre de soucis, soit ayant une flamme au cœur, qui chante sur cette lyre. C'est Térence...* » Mais, en même temps, c'est Homère<sup>1</sup>, et le plus souvent c'est Virgile. « Virgile est ma folie. »

---

1. Dans les *Mémoires* sur la vie de son père, Louis Racine a écrit, parlant de la Fontaine : « Il cherchoit à connoître les Anciens par la conversation, et mettoit à profit celle de mon père, qui lui faisoit lire quelquefois des morceaux d'Homère dans la traduction latine. Il n'étoit pas nécessaire de lui en faire sentir les beautés, il les saisissoit. » Il semble que Sainte-Beuve (*Lundis*, t. XII, art. sur Ronsard) se soit souvenu de ce passage. C'est quand il écrit : « La Fontaine devine Homère comme toutes choses; il le lit je ne sais comment, mais je croirais volontiers qu'il l'a vu face à face; il est digne d'en tout comprendre. »

disait Maucroix; il est aussi la folie de la Fontaine. Et comme Fénelon, après Perrault, avait raison de rapprocher des poètes de l'antiquité un moderne en qui l'amour de cette même antiquité transparaisait avec une bonhomie et une élévation dont l'*Épître* au savant Huet, évêque de Soissons, adressée par la Fontaine à ce dernier, « en lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella », demeure un modèle de grâce toute souriante !

Une lettre envoyée à Maucroix par le fabuliste, et publiée il y a très peu d'années par les soins de la Société des bibliophiles lyonnais qui en fit la découverte<sup>1</sup> (lettre datée du 26 octobre 1693), atteste avec quelle curiosité persistante la Fontaine, à moins de deux années de sa fin, continuait d'agiter ce grand sujet des Anciens. « Je te conseille de traduire, écrivait-il dans cette lettre à son vieil ami, l'action des « Fourches caudines » qui est dans Tite-Live, avec les harangues de part et d'autre. Jamais les Romains ne m'ont semblé si grands et si pleins de cœur qu'en cette rencontre... »

Au cours de cette même lettre, tout animée de l'amour de l'antiquité et de l'amour de Dieu, la Fontaine annonce à Maucroix qu'il lui fera tenir toutes ses hymnes « quand il les aura mises un peu plus au net ». Une copie de son *Dies iræ* est jointe à l'envoi; et c'est ainsi que nous voyons le poète, durant ses vieux ans, placer au service de la dévotion cette faculté, cette clairvoyance, enfin cette pénétration des ouvrages des vieux maîtres auxquels, dans son

---

1. Cette lettre a été réimprimée dans *la Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1911.

œuvre profane, il emprunta l'idée de plusieurs contes et de nombreuses fables, enfin le touchant motif de cet *Adonis* qui précéda de peu les *Fragments du Songe*.

Parlant de ces derniers, M. Paul Mesnard a écrit qu'ils « sont dans la manière du poème d'*Adonis* ». Une épître liminaire à Foucquet situe nettement *Adonis* en ces années lointaines de sa vie où le poète fréquentait Vaux-le-Vicomte. Pour rendre l'offrande de ce poème plus agréable encore au surintendant, dit M. André Hallays, « Pellisson avait voulu qu'elle prît la forme d'un admirable manuscrit calligraphié par Jarry sur un précieux vélin et orné de fines peintures ». Ainsi avait fait jadis le peintre Robert pour cette fameuse *Guirlande* offerte par les poètes à Julie d'Angennes. Cependant, ajoute M. André Hallays, « *Adonis* ne fut publié que onze ans plus tard, à la suite des *Amours de Psyché et de Cupidon* ».

Fort joliment la Fontaine s'expliquera lui-même sur ce rapprochement de deux ouvrages d'un même caractère. Ce sera en 1671, lors d'une réédition. « Je l'avois, dira-t-il d'*Adonis*, fait marcher à la suite de *Psyché*, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. » « Beaucoup de personnes m'ont dit, ajoutera-t-il, que je faisais tort à *Adonis*. » Modestie, détachement, feinte narquoise? Que veut bien, par ces mots, signifier le Bonhomme? Loin de se nuire l'un l'autre, il semble bien au contraire qu'*Adonis* et *Psyché* se complètent. L'inspiration, dans les deux cas, demeure la même. Elle est, comme dans nombre de poèmes de Chénier par exemple, et tout autant, d'une mythologie adorable. « De la Pléiade à Chénier, remarque le biographe de *Jean de la Fontaine* (M. André Hallays), l'auteur

d'*Adonis* est le seul qui, dans notre langue, ait traduit le sentiment de la poésie antique. »

M. Paul Valéry, sur ce sentiment vraiment pur, naturel et grand qui caractérise *Adonis*, a composé un essai remarquable et de tous points si juste qu'il est impossible de ne pas le citer ici comme l'un des commentaires les plus ingénieux qui aient été jamais donnés de cet ouvrage. Ce n'est pas seulement en effet « une tapisserie vaste et variée » contenant toutes les douces images de la volupté que le poète actuel voit dans l'œuvre du poète du xvii<sup>e</sup> siècle; mais encore M. Valéry remarque quelle merveilleuse préparation aux *Fables* représentent de telles pages. « La Fontaine, qui a su faire, un peu plus tard, de si admirables vers variés, ne les saura faire qu'au bout de vingt ans qu'il aura dédiés aux vers symétriques; exercices d'entre lesquels *Adonis* est le plus beau. »

Les beautés d'*Adonis*! M. Paul Valéry les voit un peu partout répandues dans ces vers qu'animent la douleur, l'amour et le plaisir! « Quels adieux sont les leurs! » dit-il, et comme il est poignant le retour de la Déesse auprès du cadavre glacé d'*Adonis* :

*Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte.  
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte;  
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter...*

« Si l'auteur de *Phèdre*, ajoute le poète de *Charmes*, eût imaginé de la conduire sur le cadavre d'Hippolyte, et de la faire exhaler ses regrets, je ne sais s'il eût pu leur donner un son plus pur et faire rendre à la reine désespérée une lamentation plus harmonieuse. »

Disons-nous qu'*Adonis* vaut encore par d'autres grâces, des beautés ineffables différentes? Ce sont

celles de la nature. La Fontaine, écrivit Sainte-Beuve, « entend à merveille les bois, les eaux, les prés ». Oui, mais jamais autant que dans *Adonis* :

*Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,  
Flore, Écho, les Zéphyrs et leurs molles haleines,  
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.  
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros...*

Ne dirait-on pas que c'est là le trait du Poussin? Certes le maître de *l'Empire de Flore*, de la *Nourriture de Jupiter*, surtout de l'admirable *Diogène*, n'avait pas, dans ses grandes et belles compositions, porté à un point de perfection plus achevé l'art du paysage! Ah! comme, en nommant *Adonis*, certains fragments du *Songe de Vaux*, voire les douces *Élégies*, l'auteur des *Lundis* eut bien raison d'écrire que, « seul avant André Chénier » la Fontaine fut « notre grand poète personnel et rêveur ».